

# LA PREMIÈRE ASCENSION DU PELVOUX

9 Août 1848

LETTRE DE VICTOR PUISEUX A PAUL GUILLEMIN

*Lorsque Paul Guillemain publia cette lettre dans « Les Annales des Alpes » (Gap) il la fit précéder d'un préambule dont nous extrayons les lignes suivantes :*

*« C'est donc à M. Victor Puisseux, membre de l'Institut, savant mathématicien et astronome, que revient l'honneur d'avoir, le premier, foulé le point culminant du Pelvoux.*

*Les détails de son ascension n'ont jamais été publiés.*

*M. Puisseux était d'un modestie rare, comme presque tous les hommes adonnés à l'étude des sciences naturelles, et je dus insister, invoquer les intérêts de l'histoire alpine, pour le décider à rechercher ses notes et à rassembler ses souvenirs. Il le fit enfin, dans la lettre dont je donne la reproduction intégrale, en raison de son importance.*

*On voudra bien rapprocher ces notes de la charmante relation donnée par un de ses compagnons d'aventures, M. Grenier, dans un livre qui est un document de premier ordre (1).*

(1) *Fragment de Voyage botanique dans les Alpes du Dauphiné, 2 août 1849. Besançon 1849, imprimerie de Sainte-Agathe.*

*En lisant la lettre de M. Puiseux, on verra que le savant était doublé d'un alpiniste émérite. Son fils Pierre est aujourd'hui, à ce double titre, l'héritier de sa gloire. »*

Paris, le 28 janvier 1877.

« Monsieur. Je ne sais comment m'excuser de répondre seulement aujourd'hui à votre lettre qui a déjà plus de deux mois de date : je pourrais alléguer des occupations urgentes qui m'ont laissé bien peu de loisirs ; mais j'aime mieux solliciter tout simplement votre indulgence.

Je voudrais, pour mieux la mériter, vous envoyer quelque récit intéressant de mes anciennes excursions dans vos montagnes ; mais à l'époque de ces premiers voyages en Dauphiné (1847 et 1848), je m'occupais beaucoup de botanique et c'était particulièrement la récolte des plantes rares qui me préoccupait ; aussi les ascensions proprement dites n'ont-elles été que des exceptions dans mes courses.

D'ailleurs, on n'imaginait guère, en ce temps-là, que le public put s'intéresser à l'escalade d'un pic ou à la traversée d'un glacier et je n'ai gardé presque aucune note de ces détails qui font la matière des récits de nos modernes alpinistes. Réduit à des souvenirs déjà anciens et un peu effacés, je ne pourrai répondre que bien imparfaitement aux questions que vous m'adressez.

### 1847

Parti à pied de *Pont-de-Beauvoisin* le 18 juillet, j'allai coucher à la *Grande-Chartreuse*. De là je gravis le *Grand-Som* et redescendis à *Grenoble* dont j'explorais les environs pendant quelques jours. Le 23 j'allai à pied de *Bourg-d'Oisans* à *Villard d'Arènes*, d'où je fis diverses excursions au col du *Galibier*, au glacier du *Bec*, etc. Le 26, j'étais à *Briançon* et le 27, je me rendais à *Abriès* par le col de *Malrif*. Le 28, j'atteignais le col de *la Traversette* ; puis, revenant sur mes pas, je couchais à la bergerie du *Vallon* ; le 29, je gagnais le col de *Valante* et après m'être élevé assez haut sur les flancs du *Viso*, je revenais à la bergerie ; franchissant ensuite le col de *Ruines*, je visitais le vallon de *Roche-Taillante*, après quoi je me rendis à *Fontgillarde* par

le col *Vieux*. Le 30, je gagnai *St-Véran*, puis *Guillestre* par le col [*des Estronques?*] et la vallée de *Ceillac*. Le 31 juillet et les 1<sup>er</sup> et 2 août furent employés à des excursions autour de *Gap*. Le 3 août, j'allais de *Gap* à *Embrun*, en voiture; mais la perte d'un passeport, sans lequel je ne pouvais pénétrer en Piémont et faute duquel j'avais été arrêté par les gendarmes, m'obligea à retourner à *Gap*, d'où je revins une seconde fois à *Embrun*. Le 5, je passai d'*Embrun* à *Saint-Paul* furent employés à des excursions autour de *Gap*. Le 3 août, j'allai coucher à *Maljasset*. Le 6, je franchis le col de *Marie* pour me rendre à *San Damiano*; le lendemain soir, j'étais à *Turin*. De là, par le col de *Saint-Théodule*, que je passai sans guide, je gagnais *Zermatt* où je retrouvais M. Ordinaire, professeur à l'Ecole de médecine de *Besançon*.

C'est alors, qu'accompagnés de quatre guides, nous essayâmes l'ascension du *Mont-Rose* qui n'avait pas encore été tentée du côté de la Suisse. Nous réussîmes seulement à atteindre le *Sattel*, 138 mètres au-dessous du sommet. Je passai ensuite avec deux guides le col d'*Hérens*, pour me rendre à *Evoléna*, et de là, je descendis à *Sion* où se termina la partie pédestre de mon voyage.

## 1848

En 1848, parti de *Bourg-d'Oisans*, le 2 août, j'arrivai le soir à la *Bérarde*; le 3, j'explorai le glacier de *Bonne-Pierre* au pied des *Ecrins*. Le 4, je passai à *Villard d'Arènes*, par le col du *Clôt des Cavales*, en compagnie de deux botanistes et sous la conduite de Rodier le père. Nous eûmes un temps affreux et, ayant prêté mon bâton à un de mes compagnons qui n'en avait pas voulu prendre, je fis sur la pente nord du col une glissade involontaire d'une centaine de mètres, laquelle n'eut d'ailleurs aucun résultat fâcheux. Le 5 et le 6 furent employés à des courses botaniques autour du *Villard d'Arènes*. Le 7, je passai le col de *l'Echauda* et fis, en passant, l'ascension du *Grand-Cucumelle*, d'où l'on a une vue magnifique sur la chaîne du *Pelvoux*.

Arrivé à *Ville-Vallouise*, j'appris qu'un capitaine du Génie, nommé *Durand*, du Vivarais, était monté en 1828 sur le *Pelvoux*, avec plusieurs habitants du pays, et y avait fait construire une pyramide;

il y était encore monté l'année suivante, mais l'ascension n'avait pas été renouvelée depuis.

Je parvins à me faire indiquer un des hommes qui avaient gravi la montagne; il se nommait Pierre-Antoine Barnéoud et avait été le chef de l'expédition du capitaine Durand. Père de trois garçons et de cinq filles, il paraissait encore vigoureux, malgré ses 64 ans. J'allai le voir au village du *Clôt*, où il habitait, et nous convînmes qu'il viendrait me prendre le lendemain avant midi. Nous partîmes, en effet, le 8, de *Ville-Vallouise* et après avoir atteint les granges d'*Ailefroide* nous entrâmes dans le vallon de *Sapinière*. A trois heures, nous arrivions au rocher éboulé (1) qui servait de cabane au berger de Provence et qui devait nous abriter la nuit. Vers le soir, je pus assister, pendant une demi-heure, aux ébats d'une vingtaine de chamois, sur une pente de neige située à peu de distance. Réconfortés par la soupe à l'huile du berger, nous nous endormîmes paisiblement, sans trop nous inquiéter de quelques gouttes de pluie.

Le lendemain matin 9 août, nous partîmes à quatre heures, malgré d'épais nuages. Montant d'abord dans des éboulements, nous atteignîmes une paroi de rochers presque verticale dans laquelle il fallut nous élever en profitant de toutes les aspérités et en nous servant des mains autant que des pieds. Le temps s'était éclairci; un soleil splendide faisait fondre la neige du plateau supérieur, et souvent nous étions arrosés par de petites cascades. Nous étant arrêtés pendant cette escalade pour manger un morceau, nous éprouvâmes une émotion assez vive par suite de la chute d'un bloc de pierre qui vint bondir entre nous deux, en nous lançant quelques éclats, heureusement inoffensifs.

Cette muraille (2) nous demanda trois ou quatre heures d'efforts. Il faut dire que la fatigue forçait Pierre Barnéoud à se reposer fréquemment; s'il eût été moins affaibli par l'âge, nous aurions peut-être gagné deux heures sur la durée totale de l'ascension. Nous arri-

(1) Cet abri naturel, qui existe encore, porte le nom de *Puisseux*. Jusqu'à l'époque de la construction d'un refuge placé plus haut, le Club Alpin y a eu un dépôt de couvertures et quelques ustensiles de cuisine.

(2) Il semble que Victor *Puisseux* n'a pas franchi le glacier du *Clôt de l'Homme* dont la scabreuse traversée eût fixé son attention. Il serait alors le premier à voir emprunté la variante Est (Tuckett, 9 juillet 1862). Durand décrit longuement le passage de ce glacier. — (*Notes de P. Guillemin.*)

vâmes enfin à une pente relativement modérée, et couverte d'une neige d'une consistance convenable. J'engageai le guide à s'arrêter là et à m'y attendre, ce à quoi il consentit, non sans peine (1).

Prenant alors un pas plus accéléré, j'atteignis sans difficultés la *Pyramide* que le temps n'avait pas trop endommagée. Il était un peu plus de midi. La température étant fort agréable, je passai là une demi-heure à contempler le magnifique panorama qui s'étendait autour de moi. L'objet le plus frappant était peut-être le pic isolé du *Viso*; le *Mont-Blanc* était un peu voilé par les nuages.

La pyramide a été construite sur ce sommet parce que, sur un petit espace, le rocher y est à découvert; mais à peu de distance se trouve un autre sommet qui est recouvert de neige et qui, étant un peu plus élevé, doit être regardé comme la véritable cime du Pelvoux. Je m'y rendis en vingt minutes environ, autant que je puis m'en souvenir, et sans rencontrer aucune des difficultés que M. Whymper a éprouvées depuis pour faire le même trajet; on sait combien l'état de la neige est sujet à varier dans ces hautes régions.

Arrivé là, je vis clairement qu'il y avait à quelques kilomètres au Nord-Ouest une pointe plus élevée encore; c'est celle que les habitants de la Bérarde appelaient alors le Pelvoux et qui est bien connue aujourd'hui sous le nom de *Barre des Ecrins*. Mon guide me dit que le capitaine Durant regrettait de n'en avoir pas tenté l'ascension; mais indépendamment de la distance et de l'heure avancée, les abîmes qui m'en séparaient ne me permettaient pas de songer à la gravir, du point où je me trouvais.

Je vins donc rejoindre mon guide. Il jugea prudent de suivre, à la descente, une direction un peu différente de celle du matin, afin d'éviter les chutes de pierres et les ruisseaux rendus plus abondants par la fusion de la neige. Dans un assez mauvais passage, il dut m'attacher une corde autour du corps et me laisser filer jusqu'à un replat situé à trois ou quatre mètres plus bas. Arrivé là, je lui fis, avec un bâton, une sorte de marchepied à l'aide duquel il descendit à son tour.

(1) Il est à remarquer que M. Puiseux a achevé l'ascension, étant *seul* et que la corde ne fut employée qu'à la descente, pendant quelques instants. — (Note de P. Guillemin.)

Nous étions à six heures à la cabane du berger et à huit heures au *Clôt*, où je prenais congé de mon guide; il m'avait demandé vingt francs pour cette course et parut enchanté du léger pourboire que j'ajoutai au prix convenu. Avant neuf heures, j'étais de retour à *Ville-Vallouise*.

Le 10 août, je me rendis à *Briançon* par la vallée, et de là au *Monétier*; le 11, je gravis une montagne située au-dessus du col des *Arsines* et d'où je revis admirablement le massif du Pelvoux. Redescendu à *Villard d'Arènes*, je me rendis le 12 à *la Grave*, d'où une voiture me transporta à *Bourg d'Oisans*; l'ascension du *Prégentil* qui domine la ville fut la dernière course à pied de ce voyage.

Voilà ce qu'après bientôt trente ans je me rappelle de mes premières excursions dans le Dauphiné. Je voudrais pouvoir reproduire les impressions que m'ont laissées tant de scènes grandioses au milieu desquelles j'ai passé de trop courts moments; mais vous suppléerez, Monsieur, à ce que je ne saurais exprimer, vous qui avez aussi visité de près ces belles montagnes qu'on ne se lasse jamais de revoir. »